

« Django » : le nomade et les barbares

Pour son premier film, Etienne Comar fait de Django Reinhardt l'antithèse de la barbarie nazie. Une charge un peu lourde pour le guitariste manouche.

Par Thomas Sotinel

Publié le 25 avril 2017 à 10h01, modifié le 26 avril 2017 à 10h09 ·  Lecture 3 min.



C'est à un exercice périlleux que se livre Étienne Comar pour son passage à la réalisation. Le producteur et scénariste de (entre autres) *Des hommes et des dieux*, met en scène dans *Django* un épisode obscur de la vie d'un personnage aussi célèbre que méconnu. La musique du guitariste et le fracas des armes, la liberté un peu inconsciente d'un jeune manouche contre l'ordre nouveau nazi. C'est faire peser sur les épaules du musicien tout le poids de la tragédie historique, lui qui n'en demandait sans doute pas tant. L'entreprise est d'autant plus incertaine qu'elle procède d'un mélange revendiqué entre histoire et fiction. Si Étienne Comar parvient, dans les premières séquences, à saisir l'incertitude et le chaos qui faisaient le quotidien de ces années-là, il arrive aussi que, face au chaos que provoque son parti pris, le seul recours qui lui reste se trouve dans les vieilles figures du cinéma biographique.

Lorsque *Django* commence, la guerre dure depuis trois ans. Le guitariste continue d'enchanter les nuits parisiennes malgré l'hostilité que manifestent les autorités d'occupation à l'égard du jazz, malgré leur projet d'exterminer les Roms d'Europe. Étienne Comar parvient souvent à synthétiser une situation, à saisir en une séquence les contradictions qui enfermaient un artiste de ce temps aussi sûrement que le plus consciencieux des géôliers. Et Reda Khateb porte avec son intelligence coutumière son personnage de vagabond qui se retrouve fixé non seulement en un endroit, mais en un personnage, par des forces qu'il ne maîtrise pas vraiment.

Dans les premières séquences de *Django*, Étienne Comar met en scène avec précision l'attitude ambivalente du pouvoir nazi face aux artistes français, à la fois admirés (pour leur talent) et méprisés (pour leur non-appartenance à la race supérieure, mépris que Django Reinhardt subit au centuple). Mais une fois que le guitariste s'est laissé persuader par une mystérieuse reine des nuits parisiennes de prendre avec les siens la fuite vers la Suisse (Cécile de France, qui

ne sait que faire d'un personnage purement fictif), Django tente de devenir un film d'action, de faire jouer la corde du suspense. Ce procédé artificiel est porté à son paroxysme en une très longue séquence qui voit Django Reinhardt et ses musiciens jouer devant des officiers allemands pendant que sur le lac Léman, des résistants tentent d'évacuer un aviateur britannique. Le rythme mécanique qui se voudrait haletant pèse sur le film au point de l'arrêter presque.

